

commentaires de lecture du 30 juin 2021

CAROFIGLIO Gianrico, *Le tre del mattino* (2017, Einaudi, 170 p.)

L'auteur, né à Bari en 1961, est écrivain, magistrat et sénateur.

Antonio, le jeune narrateur, souffre d'épilepsie. Accompagné de son père il retourne consulter un célèbre spécialiste qui, trois ans auparavant avait allégé son traitement. Le jeune-homme de 18 ans sera déclaré complètement guéri après avoir subi le test proposé par le médecin : passer deux jours et deux nuits sans dormir avec pour seul médicament des comprimés destinés à le tenir en éveil .Cela paraît un peu farfelu !!!

Mais l'auteur prend la précaution de situer le récit dans les années 80 et de préciser que ce protocole n'est plus appliqué.

Les conditions sont alors réunies pour permettre au père et au fils de passer du temps ensemble alors que depuis de nombreuses années le jeune-homme vit avec sa mère. Il ne connaît pas vraiment ce père, brillant mathématicien, qu'il croit responsable de la séparation de ses parents.

Le troisième personnage du roman, c'est Marseille, ville cosmopolite, tout en contrastes et clair-obscur, ville inquiétante et chaleureuse, des vieux quartiers mal famés à la splendeur lumineuse des calanques. Elle offre, à travers déambulations et rencontres, des occasions au père et au fils de se connaître et à Antonio d'acquiescer un début d'initiation à la vie.

Le jeune-homme découvre l'humanité et la fragilité de ce père capable de réciter à son fils un poème pour illustrer le thème de leur conversation, capable d'évoquer sa première rencontre avec la mère d'Antonio et le déchirement de la séparation, capable aussi de remplacer momentanément au piano un musicien dans le local de jazz où ils se sont rendus en nocturne...

De son côté le garçon se livre comme il n'aurait jamais imaginé pouvoir le faire: il est question de ses goûts, de son avenir. Le thème de la sexualité est abordé de part et d'autre et Antonio réalise que son père le traite désormais en adulte. La soirée bien arrosée chez une certaine Mariane sera le point d'orgue de son initiation : vers trois heures du matin il aura avec elle sa première expérience sexuelle.

Au terme du séjour, Antonio aura acquis beaucoup plus que la certitude de sa guérison, il aura découvert la complexité de la vie et aussi un père avec qui il voudrait poursuivre le dialogue. Mais en auront-ils encore le temps ?

Roman de formation, condensé de sentiments et d'émotions dans une langue claire et précise.

Danielle FUSTÉ



COGNETTI Paolo, *Les huit montagnes* (2018, Le livre de poche, 280 p., trad. Anita Rochedy)

style est Le prologue situe les personnages du roman.

La mère infirmière, se dévouant pour ses patients.

Le père, chimiste travaillant dans une usine, emploi qu'il déteste. Adore la montagne.

Le héros du roman : leur fils Pietro.

Ils vivent à Milan, se rendant chaque été des années 1980 dans leur village d'origine, Grana, dans la montagne de Vénétie. Ils s'y installent dans un chalet un peu sommaire. La description des paysages est somptueuse.

Pietro se lie d'amitié avec un jeune berger, Bruno. Ce dernier lui fait connaître son pays. Il entreprend aussi des randonnées avec son père qui, amoureux fou de cette montagne, transmet cette passion à son fils. L'échange est plein d'anecdotes, avec un foisonnement de détails. Le style est vivant et vivifiant.

A la fin de l'été ils repartent à Milan proposant à Bruno de venir avec eux pour faire des études en ville ; offre qu'il refuse. Pietro adulte ne veut plus partager la passion de son père. Il quittera Grana et abandonnera ses études, au détriment de la douleur de ce dernier, qui meurt en 2004. Il entreprend une carrière de cinéaste documentaire qui le fera voyager, en particulier au Népal. A la trentaine il retourne à Grana pour voir Bruno.

Tout en se rappelant, leurs très beaux souvenirs de jeunesse, ils décident de restaurer un vieux chalet, que Pietro pourrait habiter. Leur complicité paraît plus grande qu'au temps de leur adolescence. Ils seront occupés jusqu'à l'automne.



Bruno entreprend de faire revivre l'alpage. Pietro part au Népal en reportage où il restera une année avant de revenir à Grana. Bruno trouve une compagne, qui est d'ailleurs une ancienne amie de Pietro, la jalousie n'étant pas dans leur nature !! Bruno aura une fille, Anita. Mais leur situation économique est catastrophique, et Bruno doit déposer le bilan. Le chalet qu'ils avaient construit, faute d'entretien, est détruit. Le couple se sépare. Puis Bruno disparaît et ne sera jamais retrouvé.

Geneviève BONNEFOY

COMENCINI Cristina, *Voi non la conoscete* (Feltrinelli, 2014, 60 p.)

Nadia est une jeune femme sans amour. Ni la famille dans laquelle elle a "grandi", ni celle qu'elle a créée ne lui ont apporté de joie et il n'y a de vivant en elle que la rage qui la ravage depuis l'enfance et l'a conduite au vol et à cette prison où elle doit passer cinq ans. "Furia e rabbia", "un fuoco di cui non sapevo nulla", "un buco nero" : c'est la conscience qu'elle a d'elle-même.



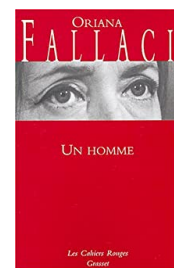
Mais dans l'univers clos de sa cellule et sous l'impulsion attentive du médecin chargé de son cas elle doit écrire pour raconter Nadia ; c'est un effort terrible : « *All'idea di mettermi a scrivere su di me, mi viene di vomitare* » écrit-elle en abordant l'épreuve.

Pourtant c'est grâce à cette contrainte et au médecin "agli occhi dolci" – la première personne qui la regarde sans la juger – que s'ouvre une possibilité de rappeler ou plutôt de faire naître une Nadia qui n'existe pas encore. Celle qui désire enfin quelque chose : sortir de la prison, mais surtout de sa propre prison dans laquelle elle était déjà enfermée, et répondre à la question qu'elle se pose : « *Chi sei tu ?* ». Pour cela il faut qu'elle s'engage dans la longue voie – "tempo e pazienza" – mais accompagnée par "il primo uomo che vuole conoscere Nadia". Une porte s'ouvre finalement pour la véritable naissance de Nadia.

Cristina Comencini prête très bien sa voix claire et forte à cette Nadia doublement emprisonnée que le lecteur suit avec beaucoup d'intérêt.

Anny BARROIS

FALLACI Oriana (1929 -2006), *Un homme* (2004, Grasset, 670 p. trad. Bruno Granzio et Denis Bourgeois, titre it. *Un uomo*, Rizzoli, 2014)



Oriana Fallaci est une essayiste et journaliste. Engagée dans la Résistance sous le régime de Mussolini, elle sera toute sa vie une libre penseuse, voire une dissidente. Sa carrière journalistique lui a fait interviewer autant les célébrités du monde du cinéma que les personnalités politiques du monde entier. C'est dans l'exercice de son métier qu'elle rencontrera Alexandros (Alekos) Panagoulis à sa sortie de prison, dont elle deviendra la compagne. Elle écrira *Un homme* en sa mémoire, « un livre d'amour, de douleur et de mort » dira-t-elle.

Panagoulis est un célèbre opposant à la dictature des Colonels en Grèce qui a détrôné le roi Constantin en 1967 et a sévi jusqu'en 1974. En 1968, il va tenter d'en tuer le chef Papadopoulos. Mais il le manque. Il est arrêté, torturé, condamné à mort, gracié, enfermé. Il s'évade plusieurs fois, mais est repris. A chaque fois, il subit des sévices les plus immondes et les conditions de détention se durcissent. Mais c'est "un homme", il ne cède pas. A coups de grève de la faim, il obtient même des livres et des journaux. C'est ainsi qu'il fait la connaissance de l'auteure, par articles interposés. Il sort de prison au bout de cinq ans. Oriana l'attend pour une interview. Elle dira : « J'ai compris que t'aimer serait dorénavant une longue agonie ».

La junte est destituée. Des élections s'organisent. Alekos se présente, mais il est déçu car personne ne le considère à la hauteur de son martyr. Il est tout de même élu, mais c'est un député minable, traqué, toujours aux aguets, hanté par la mort à laquelle il s'était résigné. Tel Don Quichotte, il va fomenter des actions improbables. Il se déplace sans arrêt, Grèce, Italie, Moscou, brouille les pistes, cherche des partisans et boit beaucoup. L'auteure, telle Sancho Pança, le suit, l'accompagne dans sa folie. A l'heure du procès de ses tortionnaires, contre toute attente, l'un d'eux va lui rendre hommage en déclarant qu'il a été « le seul à n'avoir pas plié sous la torture », "un homme" en somme ! Alekos va s'en trouver grandi et perdre son agressivité. Il va quitter son parti, se réfugier à Florence pour écrire. Il va se mettre en tête de prouver que le ministre de la défense en place faisait partie de la junte. Ce qui va

précipiter sa fin, la fin du livre aussi.

Durant tout le roman, on se met à la place de l'auteure, entraînée dans cette spirale morbide. Un livre sublime qui fait éprouver les sentiments les plus contradictoires. A noter encore le brio du prologue.

Marie SALADIN

MALAPARTE Curzio (1898–1957) *Kaputt* (1944, Casella, 2009, Adelphi, 470 p.)

Né Curt Erich Suckert à Prato en 1898, engagé en 1914 à 16 ans dans l'armée française, Malaparte participe à la 2^{ème} guerre mondiale comme correspondant de guerre de l'Italie. Du front oriental en 1941 puis du front russe en 1942, il envoie ses articles au *Corriere della sera*. Il se rend ensuite en Finlande où il commence à écrire *Kaputt* en réaménageant ses articles. Il termine son roman en 1943, après avoir rédigé la dernière partie dans sa maison de l'île de Capri (où Godard tournera le *Mépris*).



Tout au long de ces deux années 41 et 42, il rend compte de manière saisissante de situations extrêmes. Par exemple sa "promenade" silencieuse dans le ghetto de Varsovie, où les juifs ne sont plus que des zombies dans l'attente d'une mort proche. Ou encore son séjour dans la capitale de la Moldavie sillonnée par les panzers nazis et bombardée par l'aviation russe, où tout indique qu'un pogrom se prépare. Mais il enchaîne aussi les dîners mondains avec de puissants personnages de l'époque comme Hans Frank, le gouverneur général allemand de la Pologne.

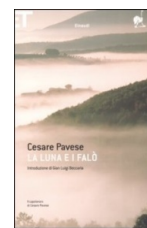
La guerre, il nous en fait ressentir l'horreur en la montrant dans sa nudité, sans rien rajouter, tout en pointant, en petites touches ironiques, son absurdité. Mais ce n'est pas le véritable sujet de son livre. Selon lui, elle n'en est que le cadre. Le sujet, c'est la décadence de l'Europe embourbée dans une violence qui ne cesse de croître, c'est la décomposition d'une société et d'une civilisation agonisante, qu'il regarde d'un œil cynique et décrit avec un humour noir.

Malaparte déclare dans sa préface qu'il a choisi le titre *Kaputt* en référence à la signification du mot, en allemand, qui renvoie à ce qui est brisé, fini, réduit en miettes, perdu. Ou encore, comme il le dit en exergue, au français capot.

François GENT
juin 2021

PAVESE Cesare (1908-1950), *La luna e i falò* (1950, Einaudi 1997, 170 p.)

Le thème principal de ce dernier roman de Cesare Pavese est la mélancolie du protagoniste, enfant adopté qui revient au pays dans les Langhe en Italie près de Turin, après s'être expatrié aux Etats-Unis. Il en revient riche et confronte son expérience à la réalité de la vie sur les terres paysannes qui l'ont fait grandir. Il mesure la distorsion de ces deux phases de sa vie qui l'une et l'autre en miroir lui ont fait respectivement expérimenter la douleur de racines inexistantes, à cause de l'adoption.



Le contraste entre la richesse artificielle acquise à l'étranger et le dénuement intérieur profond lié à l'exil et à la méconnaissance de ses véritables origines est le lieu d'une souffrance désespérée et d'une réflexion insondable sur le malaise moral qui en résulte. Même la littérature apparaît à l'auteur impuissante à rendre cette vérité profonde et insaisissable.

Le récit de ce retour aux « sources » est ponctué de dialogues avec tous les profils sociaux et psychologiques de personnages retrouvés au pays autour du destin de la vie paysanne, bouleversée par l'histoire et la guerre.

Le style très dense nous entraîne dans la quête acharnée de ces vérités inconciliables. La simultanéité des itinéraires et des mouvements de pensées contradictoires du héros est indissociablement liée au destin de l'auteur lui-même.

Anne-Marie AUDUBERT

SCIASCIA Leonardo (1921-1989) *Portes ouvertes* (1989, Fayard, 140 p. trad Claude Ambroise, titre it. *Porte aperte*, chez Adelphi, 1987)



Un des derniers textes de Sciascia, dont le titre à lui seul nous plonge dans le sujet : le retour de la peine de mort. Abolie en Italie en 1890, elle a été rétablie par Mussolini en 1926 pour permettre aux citoyens de dormir *les portes ouvertes* en toute sécurité.

Nous sommes en Sicile en 1937 au tribunal de Palerme, pour le procès d'un accusé coupable de trois meurtres cruels, en série, d'évidence prémédités par un esprit malade. Parmi les trois victimes l'avocat Giuseppe Bruno, représentant très estimé du fascisme palermitain. Dans les pièces de l'enquête sur l'assassin un portrait de Giacomo Matteotti, héros socialiste exécuté par les fascistes. Le décor est historique et l'action tragique.

En scène trois figures de la justice : le juge, le procureur, le jury populaire.

Aucun nom propre pour ces trois-là mais le juge sera tout au long appelé "le petit juge", on sait qu'en face de lui "le procureur" a une stature imposante et qu'il est près de la retraite, et du jury se détachera "le paysan", homme d'âge mur, dont on découvre vite la grande culture musicale et littéraire, une sorte de frère aîné du jeune juge, en empathie avec lui.

Pour le petit juge la peine de mort est un assassinat légal, perpétré par l'Etat. Il décrira au procureur jusqu'au malaise l'horreur du peloton d'exécution. Il défendra l'accusé, envers et contre tout, au risque d'une carrière pourtant bien partie.

On peut penser à *l'Antigone* de Sophocle dans ce respect absolu d'un principe moral, quoi qu'il en coûte, avec le procureur dans le rôle d'Ismène, sœur d'Antigone et favorable au compromis. Ou au *Dernier Jour d'un condamné* de Victor Hugo, publié en 1829.

En quatre-vingts pages d'une écriture sans faille Leonardo Sciascia nous immerge dans la lutte d'un résistant qui reconnaît vivre dans la peur, dans l'effroi même, la menace de ce régime politique écrasant auquel il s'oppose au nom de la vérité et de la justice.

Testament d'un auteur à la fin de sa vie, sans aucun doute.

Nicole ZUCCA

SOLDATI Mario (1906-1999), *L'Incendio* (2007, Oscar Mondadori, 227 p.)



Mario Soldati (1906 – 1999) a 75 ans lorsqu'il publie *L'Incendio*. Il a derrière lui une longue carrière de romancier, scénariste et réalisateur. Le roman qui prend forme après une longue période d'incubation va surprendre même si on y retrouve les thèmes de prédilection de Soldati : l'art, le succès, l'argent, l'amitié, l'érotisme.

L'histoire commence à Venise où Vitaliano Zorzi, le narrateur, est venu retrouver pour la dernière fois sa jeune maîtresse Emanuela qui doit se marier sous peu. Elle sera fidèle à son mari (« *sacralità della parola data* ») et leur histoire sera finie. Le retour anticipé du fiancé vient interrompre cette dernière lune de miel et Vitaliano, délaissé, va noyer son chagrin au Café Florian où il commande un armagnac qu'il ne finira pas... Car les personnages ne le savent pas encore et le lecteur non plus... la fin de cet amour est le début, pour Vitaliano, d'une « carrière risquée et aventureuse de marchand d'art ».

Au Café Florian un groupe de trois personnes (deux femmes, un homme) éveille la curiosité de Vitaliano, l'homme étant l'objet d'humiliation de la part des deux femmes, une surtout qui le rabroue, l'homme semblant prendre plaisir à ce jeu masochiste. L'homme n'est autre que Mucci, peintre inconnu, qui expose à la Biennale et dont le talent n'a pas échappé au grand critique d'art, Sergio Marinoni. A la Biennale où il se rend seul Vitaliano est saisi d'admiration devant un tableau en particulier, *L'Incendio*, qu'il décide aussitôt d'offrir à Emanuela en cadeau de noces.

Cet achat va sceller une amitié solide entre l'artiste et son admirateur qui va bientôt se retrouver engagé dans une aventure surprenante. Pour fuir l'emprise de sa compagne, la mystérieuse Fernanda, et l'amour masochiste qui les lie, Mucci propose un marché à Vitaliano : il lui offre la propriété légale de ses œuvres (plus de 700) contre une énorme somme d'argent qui lui permettra de fuir en Afrique. Marché conclu. La disparition du peintre et le talent de l'expert Marinoni attirent l'attention de la critique. La cote du peintre atteint des sommets. Plus encore lorsqu'on apprendra sa mort, au Congo, lors de la révolution de '64.

Mais ce récit déjà riche en péripéties va connaître un nouveau rebondissement avec un tableau de Mucci (c'est sa patte : l'œil infallible de Marinoni ne saurait se tromper) qui va éveiller des soupçons. On aperçoit au fond de la vallée souvent peinte par Mucci la présence d'un barrage de construction récente. La peinture est fraîche... Mucci serait-il vivant ? Serait-il un nouveau Mattia Pascal ? Mario Soldati régale le lecteur en maintenant le suspense, en l'invitant à démêler le vrai du faux dans ce jeu des apparences où les désirs et les sentiments n'échappent pas non plus aux faussaires. Se promener dans la peinture est un autre plaisir.

Louisette CLERC